

# JOURNAL DE L'AVEYRON

ORGANE NON POLITIQUE. INDEPENDANT. PARISSANT LE DIMANCHE

ABONNEMENTS  
 France..... 12 fr.  
 Etranger..... 28 fr.

REDACTION & ADMINISTRATION : Place de la Cité. RODEZ.  
 (Adresser les lettres et communications à M. Pierre CARRERE)  
 COMPTE-COURANT POSTAL N° 1774 - TOULOUSE

PUBLICITÉ  
 Annonces diverses..... 0 fr. 50  
 Réclames..... 1 fr.

## LE DUC DECAZES

*Hier samedi et aujourd'hui, se déroulent à Decazeville les fêtes du Centenaire de la Ville. Nous sommes heureux de pouvoir, dès à présent, offrir à nos lecteurs le texte de la belle conférence faite hier soir à cette occasion par notre éminent collaborateur M. Etienne Fournol.*

Il y a presque exactement cent années, la France perdait un grand poète, un si grand poète, que ses compatriotes du Havre décidèrent sur l'heure de lui élever une statue avec un enthousiasme que ce paisible versificateur n'avait lui-même jamais atteint en toute sa vie. Il s'appelait Casimir Delavigne. Aussitôt, un délégué de la jeune école romantique, nommé Petrus Borel, se rendit au Havre et expliqua son dessein par ces vers qui l'ont fait immortel :

Habitants du Havre, Havrais,  
 Je viens de Paris tout exprès  
 Pour déboulonner la statue  
 De Delavigne (Casimir).  
 Il est des morts qu'il faut qu'on tue.

S'il est, paraît-il, des morts qu'il faut qu'on tue, il est aussi des morts qu'il faut qu'on ressuscite de temps en temps. Bien différent de Petrus Borel, je viens de Paris tout exprès, non pour déboulonner, mais pour honorer la statue du duc Decazes.

Les Decazevillois ont eu l'idée excellente de célébrer la centième année de leur ville en faisant défiler devant vous l'histoire de ce siècle de vie municipale. Avant même la fondation, le fondateur : c'est ainsi que je suis chargé de vous rappeler la vie publique du premier qui songea à faire jaillir des richesses de votre sol.

Je dois vous parler de la vie publique du duc Decazes, non de sa vie privée, chapitre réservé à d'autres de nos compatriotes. Or c'est à sa vie privée que se rattache la fondation de sa ville. Ce n'est pas comme homme public et comme ministre, c'est comme homme privé et, si je l'ose dire, comme capitaliste, qu'il fit ouvrir la première usine de cette région que les travailleurs d'un siècle ont rendue si prospère. Car la vie publique du duc Decazes se termina vers sa quarante-cinquième année. A cet âge, il se mit lui-même, et volontairement, à la retraite. Il n'était pas de ceux de qui l'ambition croît avec l'âge : c'était donc à ce titre un être fort exceptionnel. Ou plutôt, j'imagine que, favori de son roi et comblé, jeune encore, des honneurs les plus éclatants, il jugeait la Fortune comme une femme. Elle lui avait souri dix années durant sa jeunesse : il pensa que c'était déjà beaucoup et ne voulut pas forcer son sourire dans l'âge mûr ou dans la vieillesse. C'était un homme qui connaissait la Fortune et, sans doute, les femmes.

Cette réserve ne fut pas sa seule qualité. Il était aimable, séduisant : il avait tous les dons de la mesure. Dans une époque doctrinaire et cravatée, il ne fut pas trop grave. Je vous en dirai beaucoup de bien. Il fut homme

politique et ministre : quand je vous aurai dit cela, je crois que vous aurai dit sur lui le pire.

Homme politique, habile homme, est-ce toujours une injure ? La politique est une bataille d'idées menée non par des esprits comme sont les sciences, les lettres ou les arts, mais par des hommes. Ceux qui, dans la politique, ne s'occupent que des idées, sont appelés : naïfs. Ceux qui n'ont souci que des hommes s'appellent intrigants. Dans l'un et l'autre cas, c'est supprimer la moitié de la difficulté et esquiver la moitié de la besogne. Decazes savait son métier tout entier. Il mit au service de ses idées une certaine habileté dans l'intrigue. Disons, pour emprunter le langage de nos jeunes camarades sportifs, qu'il fut donc un homme politique complet.

Ces observations s'appliquent à la politique d'il y a cent ans, à la politique de la Restauration, de laquelle seule je dois vous parler. Il est bien entendu qu'aujourd'hui tout est changé. Promenons-nous donc, si vous le voulez bien, parmi la société politique de la Restauration : nous y rencontrerons d'ailleurs beaucoup d'Aveyronnais.

Lui-même, le duc Decazes, n'avait rien d'Aveyronnais. Il était né à Libourne, dans la Gironde. C'est là qu'il vécut hors des honneurs, et c'est là qu'il prit sa retraite, en son château voisin de La Grave. Il ne nous était donc nullement destiné. Mais il doit sans doute y avoir quelque part une loi ethnique qui veut que les Rouergats soient plus malins que les Gascons. Ils ont des enfants illustres, et c'est nous qui en profitons.

Au seuil du Moyen Age, c'est une figure de sainte, sainte Foy, qui était d'Agen et y subit le martyre, mais qui voulut, après sa mort, venir habiter notre célèbre abbaye de Conques, répandant autour d'elle d'immenses bénédictions et d'immenses profits. Mille ans ne se sont pas écoulés, et voilà la Gironde qui donne le jour au duc Decazes qui, à son tour, se détourne de son pays pour faire jaillir du nôtre ses richesses cachées. Rencontres pour nous bien avantageuses, à travers les prodigieuses différences du temps !

De son enfance, nous savons peu de chose et sa femme elle-même nous a dit qu'il en parlait peu. C'est peut-être qu'il était difficile, en ce temps-là, de parler de sa jeunesse : souvent on ne se souvenait plus comme on s'appelait. Bien des hommes publics étaient nés dans la roture de l'Ancien Régime : ils avaient servi Napoléon qui les avait anoblis. Comment se rappeler son nom véritable ? C'était souvent bien gênant. Cette peste de Talleyrand qui avait été évêque d'Autun, était devenu sous l'Empire prince de Bénévent, mais était toujours resté Talleyrand-Périgord, raconte là-dessus une histoire bien piquante.

Fouché, le ministre de la Police de l'Empire, était né Fouché et avait même été Oratorien et défroqué. L'empereur l'avait fait duc d'Otrante. Lorsque, au temps de cette grandeur, il avait à rappeler quelque souvenir où il devait lui-même se mettre en scène, il était fort embarrassé. Comment nommer du pauvre nom de Fouché celui que tous aujourd'hui appelaient : Excellence ? Il en prenait son parti et faisait remonter son titre jusqu'à la Révolution. Si bien qu'un jour il lui arriva de raconter ainsi une anecdote du temps de la Terreur : Robespierre me dit alors : Duc d'Otrante...

Decazes, lui du moins, ajouta à son véritable nom de roture les titres de comte, puis duc, que le roi lui donna plus tard.

De famille bourgeoise et de robe, le jeune Decazes arrive à Paris, qui lui-même étincelait alors de la jeune gloire consulaire. Le gouvernement ayant à ce moment à pourvoir

à toutes les places, puisait dans le magnifique réservoir national les hommes de mérite : Decazes est nommé juge au tribunal de la Seine. Il en profite pour se marier. Conduit par l'amour, contempteur des hiérarchies, ce petit juge demande carrément et obtient la main de la fille du premier Président de la Cour de Cassation, c'est-à-dire du premier magistrat de France. Veuf de bonne heure, il épousera plus tard, par la grâce du roi, Mlle de Sainte-Aulaire, qui devient ainsi comtesse, puis duchesse Decazes. Il entre alors de plain pied parmi la plus haute noblesse de France.

Ici, l'historien le plus sévère — et j'espère n'être pas tout à fait celui-là — doit tenir compte d'un détail à la fois frivole et capital : Decazes était très beau. Nous avons son portrait, à trente-cinq ans, par Gérard, le peintre à la mode. M. Ernest Daudet en a publié une héliogravure. L'expression est délicieuse et forte à la fois, la lèvre épaisse et vigoureuse, les cheveux traversés par tous les souffles des passions et de l'esprit. Le regard caresse au loin des rêves vaporeux. Tout cela est pur comme un marbre hellénique. Le peintre a peut-être ajouté la grâce rêveuse de poète anglais, indispensable à cette aube du romantisme. Une figure qui aurait convenu merveilleusement à Lamartine — lequel n'avait pas à se plaindre — ou à Vigny. Malgré soi, on se dit devant ce portrait : Quoi, ce n'est pas là un poète ? — Non, ce n'est qu'un ministre.

Sans quitter sa robe de juge, Decazes commence peu après sa vie de cour. Il est nommé secrétaire particulier de Madame Mère, la princesse Lætitia, mère de Napoléon, brave femme qui garda une si rustique dignité dans l'étonnante aventure de son fils et qui vécut durant tout l'Empire dans les fastes de la Cour, en répétant, avec son accent corse : « *Pourvou qué ça doure* ». Puis, il passa au service du frère de l'empereur, Louis, roi de Hollande et mari de la reine Hortense.

Il commençait ainsi sa carrière de favori. Favori de la reine-mère, du roi Louis ; favori de la reine Hortense on ne sait pas très bien jusqu'à quel point, bien qu'en galant homme il s'en défende, il fut favori de tout le monde, sauf de l'empereur. Heureusement pour lui ! La Fortune allait conduire les hommes à l'un de ces carrefours où elle s'amuse à massacrer ou à combler ceux qu'il lui plaît. Il allait devenir fort important d'avoir été brouillé avec l'Empereur.

# LE DUC DECAZES

II

La froideur de Napoléon permit à Decazes, conseiller à la Cour de Paris, de faire sans aucune réserve sa soumission aux Bourbons lorsque Louis XVIII succéda à l'Empereur exilé à l'île d'Elbe. Quand Napoléon rentre en mars 1815, il juge le conseiller Decazes assez dangereux pour l'exiler en Gironde. Ce retour, comme on sait, dure cent jours. C'est au moment où Louis XVIII revient, au lendemain de Waterloo, que se présente cette occasion unique qui ne manque jamais dans les vies aventureuses. C'est à ce moment, en un seul jour, que Decazes saisit la fortune aux cheveux et la fixa pour cinq années.

Jamais situation plus trouble. L'Empereur était parti et tous les pouvoirs qui le soute-

naient tombaient avec lui. Louis XVIII arrivait tranquillement et s'arrêtait à St-Denis, attendant qu'on voulût bien lui apporter les clefs de sa capitale, occupée par les armées étrangères. Il n'était pas autrement pressé, ayant déjà attendu vingt-trois ans. Il y avait bien à Paris une Chambre, des administrations, mais tout cela du régime impérial, qui n'existait plus. A la vérité, le trône vacant, les institutions en déroute, personne ne représentant plus rien, que soi-même : c'était au plus malin.

C'est alors que ce génie prodigieux de ténèbres et d'astuce, Fouché, conçut l'une de ses plus infernales machinations. Il commença par se nommer lui-même Chef du Gouvernement provisoire. Aussitôt, il ferme les portes de Paris, laissant le roi isolé et embouteillé à Saint-Denis — nous dirions familièrement : en carafe —. En sorte qu'aucun des personnages enfermés dans la ville ne peut communiquer avec le roi, pas même M. de Talleyrand, qui était son ministre des Affaires étrangères. Dans cet état, Fouché fait comprendre au roi qu'il ne rentrera dans Paris qu'à la condition de le conserver, lui, Fouché, comme ministre.

Il était alors d'usage de traiter les affaires de l'Etat chez M. de Talleyrand, dans le célèbre hôtel de la rue Saint-Florentin, pendant que celui-ci faisait sa barbe et sa toilette. Là se réunissaient un certain nombre de hauts personnages, cependant que les ambitieux et même quelques curieux bourdonnaient dans les antichambres. C'est un spectacle que j'ai bien des fois contemplé, car c'est à peu près ainsi que les choses se passent à chaque crise ministérielle — à la réserve de la barbe de M. de Talleyrand. Reconnaissons toutefois qu'en 1815 on s'agitait dans une grandeur tragique qui fait parfois défaut à nos crises contemporaines. Decazes, amené par un ami, paraît un matin chez Talleyrand.

Son mérite fut de reconnaître que la situation que tout le monde, et Talleyrand lui-même, jugeait hérissée de périls, n'avait pas de difficultés réelles, puisque toutes les difficultés étaient créées par Fouché. Il proposa un plan qui permit à Talleyrand d'aller voir le roi et de faire signer une ordonnance royale qui destituait toutes les anciennes autorités. Le lendemain, Decazes était nommé préfet de police. Trois jours après, le roi rentrait à Paris entre ses deux ministres, Fouché qui avait tiré son épingle du jeu, et Talleyrand. C'est-à-dire un ancien évêque constitutionnel et un ancien conventionnel qui avait voté la mort du frère du roi. Le soir de cette grande journée historique, Chateaubriand saisissait son stylet d'or et écrivait sur ses tablettes d'airain royaliste que le roi avait été reçu dans sa capitale par « le vice appuyé sur le crime ».

Peu de jours après, le préfet Decazes était reçu par le roi aux Tuileries. Ce fut le coup de foudre. Louis XVIII, qui ne pouvait vivre sans favori, venait de trouver celui qu'il aimait entre tous et qu'il conserva cinq années.

Rien n'est plus curieux que la personne de Louis XVIII, si ce n'est son amitié pour Decazes. C'était un roi extrêmement intelligent et qui avait par-dessus tout le goût des choses de l'esprit, fils en cela de ce XVIII<sup>e</sup> siècle qu'il répudiait dans la politique. Il était doctrinaire à sa façon, doctrinaire de la légitimité qu'il parvint en effet à imposer à l'Europe entière au Congrès de Vienne, au grand bénéfice de la France. C'était un homme pour qui les événements n'existaient pas. Il était roi légitime de France depuis la mort de son frère Louis XVI : il n'en voulut jamais démordre. Si Napoléon avait duré un peu plus longtemps, peut-être serait-il mort comme une Majesté exilée, et nous n'aurions que

des ironies pour ce maniaque de l'étiquette qui restait roi de France jusqu'au milieu de sa pauvre petite cour exilée en quelque trou de Courlande, et considérait l'empereur comme un général français insubordonné. Mais le fait, qu'il méprisait, lui a donné raison et on admire sa magnifique patience et son imperturbable confiance en ce qu'il tenait pour le droit.

Comment Decazes devint-il l'ami, l'ami de toutes les heures et de toutes les pensées de ce roi ? C'est un singulier problème historique. J'aperçois entre eux deux liens, l'un d'esprit et l'autre de cœur.

Decazes doit avoir séduit Louis XVIII d'abord par sa franchise. Il venait de prouver qu'il avait l'esprit clair et la résolution franche. Il fut toujours fidèle à son roi et à ses idées : c'est le roi, c'est son parti qui, plus tard, l'ont abandonné. D'autre part, ce grand classique qu'était Louis XVIII appréciait sans doute en Decazes le sens de la mesure, la modération dans le commerce des hommes et la conduite politique.

Raison de cœur : Louis XVIII, en qui le XVIII<sup>e</sup> siècle survivait malgré lui, était sensible comme un secret disciple de Jean-Jacques. Rentré dans son palais des Tuileries, il s'y trouva dans une pire solitude que naguère au milieu de sa petite cour exilée et branlante. Son frère, le futur Charles X, fut toujours contre lui le chef de son opposition de droite ; ses neveux, le duc d'Angoulême, la duchesse de Berry, même le malheureux duc, ne lui cachaient guère leur éloignement. Il reporta sur Decazes, une tendresse vraiment paternelle : il l'adopta. Dans leur correspondance il l'appelle toujours : mon fils, mon très cher fils. Il le tutoie, il l'embrasse tendrement et parfois avec des larmes, comme dans les romans du temps.

Mais pour s'épancher ainsi, il faut qu'il soit sûr que sa correspondance — la correspondance du roi ! — ne soit pas épiée et ouverte. Quand il n'est pas sûr du messenger ou du moyen de communication, il appelle cérémonieusement Decazes : Monsieur le Comte ou : Mon cousin, suivant son titre. Tous les soirs, en secret, ils se réunissent tous deux et bavardent sur les affaires du temps qui sont leurs affaires, et le roi parle de ces heures comme un gourmand qui attend ou savoure le moment délicieux de la journée. Cinq années durant, Decazes ne fut pas seulement l'ami du roi, il fut sa famille et son intimité.

En attendant, en 1815 il n'est encore que préfet de police et selon le mot de l'un de ses successeurs « le second des flics ». Il ne tarda pas à devenir le premier, comme ministre de la police. Plus tard il change ce titre en celui de ministre de l'Intérieur, et supprime lui-même ce ministère de la police qu'il avait



exercé. Peu de choses à mes yeux l'honorent davantage que cet acte. La police n'est qu'un mal nécessaire. Mais le progrès de l'Etat consiste à l'éliminer puisque, par définition, mieux l'Etat est ordonné, moins il a besoin de police, politique ou criminelle.

Un préfet de police est un homme qui vit sans cesse dans le drame et dans la comédie. Le premier drame du préfet Decazes, ce fut l'arrestation des proscrits. A peine le nouveau gouvernement installé, les ultraroyalistes exigèrent que les serviteurs les plus compromis des régimes anciens fussent ou exécutés ou arrêtés. C'est Fouché, ministre de l'Intérieur, qui dressa les listes de proscriptions. Il n'y oublia, dit Talleyrand, aucun de ses amis. Trop heureux de faire disparaître d'un seul coup ceux dont il avait été naguère le collègue.

ETIENNE FOURNOL.

---

# LE DUC DECAZES

## III

Decazes se trouvait ainsi appelé à arrêter des gens chez qui il dînait tous les huit jours : le comte de Montalivet par exemple, que Fouché avait porté sur la liste justement parce qu'il avait été à son côté ministre de l'Empereur. Decazes obtint personnellement du roi qu'il effaçât deux noms sur ces listes : Montalivet et Benjamin Constant. C'était commencer par de nobles faveurs une carrière de favori.

Pour les autres, Decazes les rechercha avec zèle et avec le souci de leur assurer toujours les moyens de s'enfuir. Certains lui échappèrent, si j'ose ainsi parler, et se firent prendre par maladresse. L'agent qu'il chargea d'arrêter Lavalette, celui-là même dont l'évasion allait être si romanesque, se présenta chez lui une première fois. On lui dit que Lavalette était absent. Il déposa paisiblement sa carte et déclara qu'il reviendrait chercher son prisonnier le soir à cinq heures. Il eut le regret de le trouver là. Que faisait chez lui à cette heure Lavalette, et que ne courait-il à la poste pour s'enfuir, comme on l'y invitait si gentiment !

Pour le maréchal Ney, la plus illustre victime de ces proscriptions, l'affaire est moins claire. Le maréchal Ney fut arrêté non loin d'ici, dans un château du Cantal où il se cachait. Ce n'est pas lui qui fut reconnu, mais son sabre, qui portait la dragonne des maréchaux. A peine l'ordre de son arrestation parvenait-il que le directeur des postes d'Aurillac, un brave homme nommé Cantaloube, courait de toutes ses forces pour avertir le maréchal. Il courut si fort qu'il se cassa la jambe et n'arriva que lorsque le maréchal était déjà pris. Chateaubriand a accusé Decazes d'avoir fait arrêter ce grand soldat. Vous allez entendre l'accusation et la défense. Voici la page admirable de Chateaubriand :

« Aussitôt que M. Decazes fut nommé ministre, les voitures encombrèrent le soir le quai Malaquais, pour déposer dans le salon du parvenu ce qu'il y avait de plus noble dans le faubourg Saint-Germain. Le Français aura beau faire, il ne sera jamais qu'un courtisan, n'importe de qui, pourvu que ce soit un puissant du jour.

» Il se forma bientôt en faveur du nouveau favori une coalition formidable de bêtises. Dans la société démocratique, bavardez de libertés, déclarez que vous voyez la marche du genre humain et l'avenir des choses, en ajoutant à vos discours quelques croix d'honneur, et vous êtes sûr de votre place ; dans la société aristocratique, jouez au whist, débitez d'un air grave et profond des lieux communs et des bons mots arrangés d'avance et la fortune de votre génie est assurée.

» Compatriote de Murat (1), mais de Murat sans royaume, M. Decazes nous était venu de Napoléon. Il était familier, obligeant, jamais insolent ; il me voulait du bien, je ne sais pourquoi je ne m'en souciais pas : de là vint le commencement de mes disgrâces. Cela devait m'apprendre qu'on ne doit jamais manquer de respect à un favori. Le roi le combla de bienfaits et de crédit, et le maria dans la suite à une personne très bien née, fille de M. de Sainte-Aulaire. Il est vrai que M. Decazes servait trop bien la royauté ; ce fut lui qui déterra le maréchal Ney dans les montagnes d'Auvergne où il s'était caché...

» Enfin, la mort de M. le duc de Berry ac-

crût les inimitiés de part et d'autre et amena la chute du favori. J'ai dit que « les pieds lui glissèrent dans le sang », ce qui ne signifie pas, à Dieu ne plaise ! qu'il fut coupable du meurtre mais qu'il tomba dans la mare rouge qui se forma sous le couteau de Louvel. »

Voici la réponse de Decazes :

« Comment, moi préfet de police, dont les pouvoirs ne dépassaient pas les limites du département de la Seine, aurais-je pu contribuer à cette arrestation opérée à cent cinquante lieues de la capitale ? Je n'ai pas besoin de démontrer que j'y fus aussi étranger, je ne dirai pas que M. de Chateaubriand lui-même, car il est permis de croire qu'il l'avait appelée de ses vœux et qu'il ne s'était pas plus séparé de son parti en cette circonstance que dans toutes celles où ses amis demandaient des réactions dont il a été le champion le plus ardent et qu'il n'a pas une fois combattues ou désavouées. Ce qui est plus douloureux quand il s'agit de prononcer sur une mauvaise action d'un homme de génie, c'est d'être forcé de reconnaître qu'en cette circonstance, par une invincible disposition de son caractère égoïste et personnel à tout rattacher à lui, il a été entraîné à juger les choses et les hommes à travers le prisme de son orgueil et de son ambition déçue. Il savait bien, il savait trop, il savait mieux que personne que je n'avais pas pu n'être pas étranger au hasard funeste qui était allé chercher l'illustre guerrier dans sa retraite du Cantal ; il savait bien, il savait trop, qui était le véritable chef du parti qui s'était constitué l'auxiliaire imposé du gouvernement (1), et que c'étaient les soldats de ce parti, organisés par toute la France en corps de volontaires royaux, qui, de leur propre autorité, avaient osé porter la main sur le héros de tant de champs de bataille. Il le savait et n'avait pu l'oublier, et c'est après trente ans que sous la protection de la tombe (2), il ne craint pas de lancer cette calomnie odieuse et lâche contre un homme dont il s'était rapproché quinze ans après. »

J'ai tenu à mettre sous vos yeux la rencontre de ces deux hommes qui se détestaient. Il me semble que Decazes n'en sort pas diminué. Enveloppé dans les voiles de pourpre et d'or de cette prose magnifique, enseveli sous le dédain souverain que René étendait sur tout l'univers, Decazes ne succombe pas et, par la fermeté oratoire de sa parole, soutient une si redoutable comparaison.

Cependant les électeurs de 1815 avaient nommé la « Chambre Introuvable ». Decazes, dépositaire des intentions du roi, forme le gouvernement, c'est-à-dire qu'il décide le duc de Richelieu à accepter la présidence du Conseil.

Richelieu était un grand seigneur qui avait émigré en Russie pendant la Révolution et l'Empire. Lui aussi était favori, et lui aussi fut fondateur de ville. Mais il était favori de l'empereur de Russie Alexandre, qui joua un peu en 1815, toutes différences gardées, le rôle qui fut celui du Président Wilson en 1919. Au service de ce prince, il avait été le fondateur du port russe de la mer Noire, devenu depuis une très grande ville et auquel il donna le nom même d'Ulysse, Odessa. C'était une figure noble et mal préparée pour l'intrigue. Il n'avait guère souci que des affaires extérieures, et par là il m'a parfois fait penser à une autre grande figure d'un homme dont je m'honore d'avoir été le collaborateur intime : Théophile Delcassé.

On peut dire que pendant trois ans la po-

---

(1) Le comte d'Artois.

(2) Le livre VII des *Mémoires d'Outre-Tombe* d'où est extrait le passage auquel Decazes répond ici n'a été écrit qu'en 1839 et publié en 1845.

litique de la France fut toute entière entre les mains de ces deux hommes, Richelieu à l'extérieur, Decazes à l'intérieur. Decazes, le comte Decazes, anobli par Louis XVIII, fut ainsi en 1815, ministre de la police, en 1818 ministre de l'Intérieur dans un cabinet présidé par un général Dessoles, personnage d'attente, un de ces hommes de second plan que l'on met au premier pour laisser quelque repos aux grands ténors. (Quelqu'un a dit : Borne où l'on accroche le char de l'Etat pour laisser souffler l'attelage.) Enfin en novembre 1819 il arrive à la Présidence du Conseil, d'où un accident foudroyant, l'assassinat du duc de Berry, le précipite en février 1820.

Pendant tout ce temps, Decazes représente la pensée intime et la volonté ferme du roi. Louis XVIII le défend contre les attaques incessantes du parti de droite qui le poursuit de sa haine. Pourquoi ? Est-ce frivole préférence personnelle ? Est-ce communion profonde de deux pensées politiques ?

La question revient à celle-ci, que l'histoire agite : Le duc Decazes fut-il un favori ? fut-il un homme d'Etat ?

Je réponds très nettement pour ma part : Ce fut un homme d'Etat. Au gouvernement, il eut les intentions de toutes les choses qu'il fit. Ses ennemis de la droite royaliste le savaient bien puisqu'ils n'attaquaient pas seulement sa personne, mais son système. Ce système il en a lui-même donné la formule, signe de clarté d'esprit et de fermeté dans le dessein. Il voulait, disait-il, nationaliser la royauté et royaliser la France. Il se rendait compte qu'il vivait dans une période de transition, comme il arrive après les grands événements, qu'il y avait alors deux Frances, l'ancienne et la nouvelle, et qu'il fallait les concilier. Mieux encore ; sa chute en 1820 marque le changement de direction et le coude de la Restauration. Jusque-là, avec lui, elle marche vers la liberté ; il disparaît et la monarchie marche vers le despotisme et par conséquent droit vers l'abîme, si toutefois on oublie la courte apparition du ministère Martignac sous Charles X.

J'irai plus loin : C'est son influence et comme son astre qui éclaire l'esprit du roi et lui conserve sa lucide activité. Son départ sera pour Louis XVIII le plus cruel déchirement. Après quoi, le roi s'abandonne ; à l'influence virile de ce favori succèdera le charme d'une favorite, Madame du Cayla, instrument de la puissante réaction. Dans le corps lourd et tourmenté du roi, il semble que l'esprit, jusque-là éveillé et friand de la lutte, renonce et se laisse aller, que l'entourage, que la Cour, que l'Eglise même à qui le roi a si longtemps résisté, reprennent la direction des événements. Qu'importe au monarque qui n'a plus auprès de lui l'esprit clairvoyant et fin qu'il aimait ? il ne songera plus qu'à vieillir et bientôt à mourir sans résister au cours des choses.

---

# LE DUC DECAZES

---

## IV

Ainsi pendant la première partie du règne de ce roi persécuté par les royalistes, le monarque et le ministre résistent tous les jours au parti qu'on appelait déjà les *ultra*: ils sont tous deux, si l'on peut oser un barbarisme gréco-latin, les chefs des antiultra.

Decazes conduisit cette politique avec des hommes qui pour la plupart avaient comme lui servi plusieurs régimes: Molé, Pasquier qui fut fait duc comme lui, Lainé, le baron Louis, le maréchal Gouvion Saint-Cyr. Remarque singulière sur la Restauration: jamais la volonté de renouveler le personnel politique ne fut plus forte, ni les circonstances plus impérieuses, puisque les régimes les plus opposés se succédaient les uns aux autres. Et pourtant le personnel politique se renouvela peu. Il est donc bien difficile de se passer des vieilles équipes ?

Je ne suivrai pas dans les discussions parlementaires cette politique de la Restauration où brillent plusieurs noms du Rouergue: M. de Bonald, le théoricien rigoureux et comme scolastique de l'absolutisme dont Faguet disait qu'il avait un triangle dans l'esprit, ou M. de Frayssinous qui devait devenir Grand Maître de l'Université. Decazes fut leur grand ennemi.

Libéral, il cherche toujours à agrandir le suffrage. La Chambre Introuvable qui fut la Chambre impossible avait été élue à un suffrage très restreint, où les Préfets avaient parfois le droit de choisir les électeurs. Decazes dissout cette Chambre et crée une loi électorale qui portait le nombre des électeurs pour toute la France à 90.000, chiffre qui alors semblait énorme et dangereux. Le résultat des élections obtenues par ce système, où la Chambre était renouvelable par cinquième tous les ans, amena au Palais-Bourbon les grands libéraux: La Fayette, Manuel, Benjamin Constant, Royer-Coillard; ce fut ce qui exaspéra l'opposition des ultra. Elle combattit toujours Decazes; elle l'atteignit à la faveur de l'assassinat du duc de Berry.



L'assassinat du duc de Berry est un drame historique souvent raconté. Un historien récent, M. Lucas-Lebreton, a écrit sur le meurtrier, Louvel, un livre pénétrant.

Ce Louvel était un solitaire, sellier de son état, qui s'était mis en tête de tuer un prince. Sombre, taciturne, il s'enferma plusieurs années avec son crime avant de le commettre et se brouilla même avec sa petite amie, pour être seul et à son aise avec son exécration dessein. Il avait fait un plan d'assassinats successifs de toute la famille royale, pour le cas où à chaque coup il eût échappé aux poursuites. Pourquoi choisit-il de frapper le duc de Berry le premier ? C'est peut-être parce qu'il était plus préoccupé de légitimité qu'il ne croyait lui-même ; c'était un légitimiste qui s'ignorait, un peu comme les médecins disent qu'un homme en bonne santé est un malade qui s'ignore. Le duc de Berry était alors, de toute la famille royale, le seul qui fût en âge d'avoir des enfants et de perpétuer, par conséquent, la monarchie légitime : avec son couteau d'assassin, le meurtrier tranchait la race.

Mais Louvel qui n'était pas dans le secret des dieux — ni des princesses —, ne savait pas qu'au moment même où il frappait, la duchesse de Berry était enceinte ; elle mit au monde, sept mois après la mort du duc, un

prince que pour cette raison on appela : l'enfant du miracle.

Ayant longtemps guetté le duc de Berry, Louvel l'atteignit enfin à la sortie de l'Opéra et le tua d'un coup de couteau au moment où il montait en voiture. Son crime était à la fois stérile et stupide : mais il changea la politique de la France.

L'opinion royaliste s'écria tout d'une voix : C'est la faute à Decazes ! et ce sentiment prit en quelques jours une force irrésistible. En effet, la responsabilité de Decazes, ministre de l'Intérieur et Président du Conseil, pouvait être engagée en ce qu'il n'avait pas pris des mesures suffisantes pour protéger la famille royale. A cela, personne ne songea. Mais on s'écria que le poignard de l'assassin avait été armé par les idées libérales du Ministre. Il semble y avoir ainsi dans l'histoire des logiques de chaque époque, impénétrables pour les époques suivantes, comme il y a dans l'espace des vérités qui s'arrêtent aux Pyrénées. Accuser de complicité dans le régicide le ministre qui était l'homme de confiance du roi parut tout naturel à la logique de ce temps !

Le lendemain, à la Chambre, en l'absence de Decazes, un député se précipita à la tribune pour demander la mise en accusation, comme complice, du Président du Conseil. C'était un député de l'Aveyron, du parti des ultra, qui s'appelait Clausel de Coussergues. J'ai vu dernièrement, au château de Coussergues, un très bon portrait de ce parlementaire d'autrefois, dans son costume de député de la Restauration. Il a une figure fine, aux arrêtes vives, plus pareille à celle d'un philosophe du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'à celle d'un homme politique intempérant. C'était pourtant un violent. J'ai connu de son vivant un autre Clausel de Coussergues qui porta jusqu'à la Présidence de la Chambre la figure grave, résolue, encadrée de favoris du paysan rouergat et aussi l'équilibre rude et sévère de son esprit. Tout était violence dans l'aïeul, tout était raison dans le petit-fils. Ainsi se transforme au cours des âges le génie des fortes races.

La proposition du Clausel de Coussergues de 1820 souleva à la Chambre un prodigieux tumulte. Elle ne fut pas discutée. Mais déjà Decazes pouvait reconnaître à des signes qui ne trompent pas un homme politique l'arrêt tout proche du destin. Parmi ses collègues, les ministres présents à la Chambre, pas un n'eut un mot pour défendre son Président du Conseil. Decazes déclara que s'il rencontrait Clausel, il lui passerait son épée au travers du corps. Mais déjà s'élevait une de ces disgrâces qui emportent tout. Chateaubriand écrivait sa phrase fameuse : Les pieds lui ont glissé dans le sang. Toute la famille royale aux genoux du roi, le suppliait de renvoyer son ministre. Decazes reconnut que la position était intenable et persuada le roi de faire appeler de nouveau le duc de Richelieu.

Louis XVIII en larmes résista plusieurs jours. Voici l'un des billets qu'il écrivait à son Ministre, après sa démission : « Viens le plus tôt que tu pourras, viens voir le prince ingrat qui n'a pas su te défendre et qui a encore besoin de te consulter sur les choix; viens mêler tes larmes à celles de ton père... Tu me trouveras avec la main gauche gantée : j'ai quelque chose à l'index. Mais c'est le moindre de mes maux. Peux-tu croire encore que je t'aime ! »

Mais le nouveau gouvernement exigeait l'éloignement de Decazes qui pouvait devenir le chef de l'opposition libérale : le roi le combla de présents et le nomma son ambassadeur à Londres. C'est à ce moment qu'il le fit duc Decazes.

Mais déjà la Fortune s'éloigne : encore une année et la faveur même fuira. Passant à Paris en congé deux ans après, l'ambassadeur ne put obtenir une audience du roi, qui s'endormait et laissait faire, bercé par le charme de sa nouvelle favorite, Madame du Cayla, que Decazes lui-même lui avait naguère présentée. Durant son ambassade de Londres, rien d'important. En 1824, il donne sa démission pour ne pas servir le ministère Villèle, dernière protestation de son libéralisme. Cette monarchie légitime, qu'il avait gardée du despotisme, court désormais à sa ruine : il se retire et ne reparaitra plus dans la politique française.

Je me suis efforcé, Mesdames et Messieurs, de retracer devant vous la figure de ce duc Decazes, fondateur de votre ville et qui eut par dessus toutes les autres, la première des qualités de l'homme politique : l'intelligence de son temps. Il y ajoutait le charme de l'esprit et ce prestige secret des hommes dont toute la vie est parée d'élégance. Natures infiniment précieuses dans les époques de transition !

Me pardonneriez-vous de terminer par une confiance ? Tandis que je regardais avec vous les traits de ce bienfaiteur des temps passés, je voyais malgré moi se profiler sur ce fond politique la figure d'un de vos bienfaiteurs des temps plus proches. Beaucoup d'entre vous ont connu un homme qui, lui aussi homme d'esprit et lui aussi ministre, avait cependant en commun avec le duc Decazes, à travers de très grandes différences, ce sens de la mesure, de l'équilibre, de l'élégance si nécessaires aux relations entre les hommes qu'il semble que ces natures soient faites exprès pour permettre aux hommes de vivre ensemble. Tel fut jadis le duc Decazes et tel fut de nos jours Emile Maruéjols. Peut-être pardonneriez-vous cette évocation de mon inlassable reconnaissance au terme de cette conférence que mon cher ami, Pierre Maruéjols, m'a fait l'honneur de présider.

ETIENNE FOURNOL.

---